

Résumés des communications

Université de La Réunion

22 février 2017

UFR Lettres et Sciences Humaines

23 et 24 février 2017

IAE Saint-Denis

LIRE DES VIES

L'APPROCHE BIOGRAPHIQUE EN SCIENCES
HUMAINES ET SOCIALES

Colloque international et pluridisciplinaire

Laboratoire de recherche sur les espaces créoles et francophones (LCF)
Centre de recherche sur les médiations (CREM – Université de Lorraine)
Observatoire des sociétés de l'Océan Indien (OSOI)

Le récit de vie comme condition de la connaissance et de la transformation de l'activité ordinaire en milieu sportif

bauxf@hotmail.fr
christophe.bredelet@icloud.com

Nous proposons une approche postulant que « *lire des vies* » signifie les rendre intelligibles pour transformer une activité ordinaire et améliorer les conditions de santé et d'efficacité des acteurs. Elle se distingue d'une modélisation en amont, parfois en surplomb, des pratiques ordinaires. La biographie d'un sujet, au sens retenu de l'expression de son point de vue sur son activité, documente un recueil de données. Le chercheur recueille des traces (vidéo, écrits...) de l'activité passée, et y confronte les acteurs, dans une remise en situation dynamique *a posteriori*.

Pour illustration, nous prendrons un recueil du récit d'activité sportive de grimpeurs de niveau régional et national, lors de l'ascension d'un bloc naturel inconnu (Baux, Bertone, 2016).

Le statut scientifique de cette approche repose sur un cadre dont suivent les principales hypothèses. L'hypothèse d'une conscience pré-reflexive tirée des travaux de l'énaction (Varela, 1989) et de l'œuvre philosophique de Jean-Paul Sartre pose que dans certaines situations, l'acteur se trouve dans un état de simple présence à soi et réalise des actions dont il n'est pas immédiatement capable de faire le récit. Les actions humaines sont « *gouvernées par les règles* », il s'agit d'un régime de signification qui engage une compréhension de l'activité à la fois immanente à l'action et non formulée, mais potentiellement formulable. L'hypothèse d'une grammaire de l'expérience professionnelle pose que des systèmes de règles et des jeux de langage appris confèrent à l'action un sens qui, bien qu'énoncé dans des circonstances singulières, est « d'emblée public » (Ricoeur, 1986). Enfin, l'hypothèse d'une « appréhension de l'inhérence » pose qu'il est possible pour tout acteur familiarisé avec les pratiques d'une communauté professionnelle d'accéder directement aux significations de ces pratiques (Ogien, 2007).

Perturbations ascensionnelles : le récit d'auto-socioanalyse

JP.Bertrand@ulg.ac.be

Depuis une quinzaine d'années, on assiste à l'émergence d'un genre de récit qui met en scène une trajectoire sociale particulière, celle d'intellectuels ou d'écrivains issus des classes populaires et qui ont gravi les échelons de l'espace social et du champ intellectuel. Trajectoire ascensionnelle certes, mais qui peut également se vivre comme « perturbée » par un sentiment de trahison ou d'imposture qui en dit autant sur ses conditions de possibilité que sur les contraintes du champ d'accueil, puisque les récits de notre corpus se présentent aussi comme des témoignages critiques du fonctionnement de l'espace social dans ses divisions. Ces textes (appelés quelquefois « transfuges » ou « transclasses ») empruntent des formes diverses : pour la plupart, il s'agit d'essais relevant de l'autobiographie (intégrant quelquefois la critique de l'illusion biographique : Bourdieu, Eribon, Jacquet), mais la fiction – le roman principalement (Ernaux, Louis), voire le théâtre (Louvet) ou la poésie (Arnaut) – participent de la même entreprise.

A travers quelques cas représentatifs, il s'agira d'examiner : A) si ces textes sont portés par une typologie narrative commune et, *in fine*, s'ils constituent un genre à part entière. Autrement dit, on essaiera de dégager la structure de ces récits au plan de leur agencement narratif, leur rhétorique argumentative, leur stylistique ; B) de quelles représentations du monde social ils sont le lieu, en interrogeant la vision du monde qu'ils construisent au plan idéologique et sur quel mode (la part de réflexivité). C) Il s'agira ensuite de comprendre, en lecture externe, la place qu'occupent ces récits dans la carrière de leurs auteurs : à quel moment, selon quelles motivations et avec quels effets sont-ils produits ? D) Il conviendra enfin de s'interroger sur les conditions de réception de ces récits dans le champ littéraire français de ces dernières années. Ces quatre axes conduiront à une proposition de typologie de ce qu'est ou peut être le récit d'auto-socioanalyse.

Réflexion sur les contraintes d'écriture d'une histoire de vie

flotipay@orange.fr

Coauteure de l'histoire de vie de Maître René Kichenin, publiée en 2014 sous le titre « *Le lou i bouj ankor* », et le sous-titre « Histoire de vie du premier bâtonnier malbar de La Réunion », aux Editions Surya de Saint-Denis de La Réunion, et pour les raisons de manque de fiabilité, soulevées notamment par le sociologue Pierre Bourdieu et invoquées dans l'appel à contributions, j'avais fait le choix méthodologique d'opter, dans mon recueil de données, pour les « *mixed methods* », autrement dit un recours multiple aussi bien iconographique grâce aux albums de famille, et coupures de journaux, qu'oral et littéraire avec les témoignages de certains proches et les choix de publications du journal *Trident* dont le Narrateur a été l'éditorialiste de 1965 à 1969, pour produire une biographie « scientifique » que Daniel Bertaux nomme une « histoire de vie ». Je souhaiterais présenter, à l'occasion de ce colloque, ce que les recoupements de témoignages, ainsi que la confrontation des « confidences » du Narrateur avec différents documents, ont révélé. Je voudrais également tenter de comprendre et de partager le non-dit.

Mon approche, appuyée sur une triangulation des méthodes, a été relativement satisfaisante du fait qu'elle a immensément enrichi le contenu biographique de l'histoire de vie, mais depuis la publication de l'ouvrage considéré comme « fini », je me pose souvent les questions suivantes : comment les proches qui ont témoigné ont-ils été choisis ? Pourquoi Maître Kichenin a-t-il manifesté de plus en plus de réserve au bout de deux ans d'entretiens ? Pourquoi avoir donné les dates d'un procès personnel qui permettraient à n'importe quel étudiant de droit d'en trouver les conclusions sur legifrance.fr, sans jamais donner d'informations précises sur les raisons de ce procès ?

La vie d'écrivain : biographie et posture

christophecoster@gmail.com

Il s'agit ici de proposer une relecture d'un essai intitulé *Petite histoire des lettres francophones à Mayotte* en le considérant comme une « prosopographie », c'est-à-dire une « biographie collective » selon la définition sociologique de Gisèle Sapiro. Pour ce faire, on reviendra d'abord, de façon pratique sur la manière dont a été recueillie la vie des écrivains francophones de Mayotte, afin de construire un discours biographique pluriel les rapprochant. On reviendra ensuite sur les fondements idéologiques de cette entreprise, en particulier sur la conception de l'interculturalité et sur celle de l'objectivité scientifique.

Intérêt heuristique des récits de vie dans la formation des futurs professeurs d'éducation physique et sportive

jean-michel.delaplace@univ-reunion.fr
claude.calvini@univ-reunion.fr

Un certain nombre de travaux (Belkaïd, 1997, 1998, 1999 ; Dominicé, 1990 ; Delory-Momberger, 2005; Stupfler, 2013) mettent en évidence l'intérêt des études biographiques ou autobiographiques dans la formation des enseignants. Ainsi, pour Belkaïd, « les récits de vie oraux et le travail d'autobiographie amènent les futurs enseignants à questionner leur passé comme espace d'expérience où se sont forgés des savoirs (faire, être, penser) que l'on pourrait qualifier de préprofessionnels ». On retrouve un intérêt pour ce thème à l'université de Nantes qui propose un diplôme universitaire en formation continue intitulé « Histoires de vie en Formation », créé en 2001. Il existe même une Association Internationale des Histoires de vie en Formation et de Recherche Biographique en Education (l'ASIHVIF) basée en Suisse.

La présente communication a pour but de faire partager une expérience d'utilisation d'autobiographies et de récits de vie professionnelle dans la formation universitaire de futurs enseignants d'éducation physique et sportive (EPS). Elle s'est déroulée en quatre étapes durant une année, à raison de trois heures par semaine, dans le cadre d'un enseignement dit de « spécialité scientifique histoire » avec 18 étudiants de deuxième année de licence STAPS. La première étape a consisté, pendant cinq semaines, en un apport « théorique » concernant les histoires de vie et leur place dans la recherche qualitative en histoire ainsi que la méthodologie de l'entretien. La deuxième a concerné des autobiographies entre étudiants visant, d'une part, à se familiariser avec les techniques d'entretien et d'autre part, à interroger sa propre trajectoire par rapport au projet professionnel d'être enseignant d'EPS. Cette partie a donné lieu à une transcription *verbatim* des autobiographies et s'est terminée au premier semestre. Pour la troisième étape, il a été demandé aux étudiants de construire collectivement une grille d'entretien afin de recueillir chacun le témoignage d'un(e) enseignant(e) d'EPS. Enfin les cinq dernières semaines ont été consacrées à la mise en forme du récit de vie et à une ébauche d'histoire de vie en faisant des recherches historiques ciblées pour les mettre en confrontation avec le récit.

Régimes discursifs des dire de soi et communautés d'acteurs

pascale.delormas@orange.fr

Si l'approche diachronique de Dosse (2004) permet de distinguer trois périodes concernant les écrits biographiques, un âge héroïque, un âge modal et enfin un âge herméneutique, les catégories que nous proposons dans le cadre théorique de l'analyse du discours s'appuient quant à elles sur le critère des modalités contextuelles de la mise en scène de soi. Cela suppose de croiser différents paramètres – dimension institutionnelle, dimension générique et dimension énonciative – pour faire émerger la diversité des régimes discursifs selon lesquels se déploient biographèmes ou récits de vie.

On envisage en effet les « dire de soi » comme des lieux de positionnement privilégiés en vue de l'obtention d'une place dans une communauté. L'image de soi qui s'y élabore requiert la connaissance de rituels et de codes et le partage de valeurs propres à un champ donné, qu'il s'agisse des normes de l'institution philosophique, de l'institution universitaire ou de l'institution médicale : le « régime de singularisation » sera illustré par le cas des autobiographies de Rousseau, le « régime d'acculturation », par celui d'écrits réflexifs prescrits dans des *curricula* de master professionnel, le « régime de coopération », par celui de témoignages d'expériences recueillis auprès de volontaires investis dans des essais vaccinaux. Si l'effort de visibilité est de rigueur dans la première (Delormas 2012a, 2015; Heinich 2012), il s'agit dans la seconde de répondre à l'injonction de conformité à un profil visé par la formation. Quant aux propos des acteurs interviewés dans le cadre d'une action de santé publique, on ne s'étonne pas d'y trouver de nombreuses occurrences puisées dans le registre de l'engagement.

La description des caractéristiques génériques des dire de soi s'articulera dans un second temps à l'analyse des actes de langage qui les convoquent. On montrera que les conventions énonciatives sont diversement appréhendées par les locuteurs : forger une figure de soi propice à la carrière d'auteur suppose d'être inscrit dans des réseaux (Maingueneau 2016) ; faire la démonstration de l'incorporation de l'habitus qui prévaut dans le champ de l'éducation exige de déceler l'implicite des consignes (Delormas 2012b); enfin, donner à voir une identité valorisée dans l'interaction langagière dépend de la saisie de l'offre de sens apportée par l'enquêteur (Glady 2008). Dans le premier cas, on constate que l'échec est fréquent (rares sont les penseurs que retient l'histoire de la philosophie), dans le deuxième, les écrits réflexifs manifestent parfois une attitude paradoxale du fait de l'assujettissement que représenterait la contrainte de la mise en mots de sa subjectivité (Wrana 2006); quant au soutien massif aux campagnes de vaccination qui s'exprime dans les énoncés recueillis, il peut être interprété comme une marque d'allégeance au biopouvoir décrit par Foucault (1976).

Tout sur nos mères ?

christine.detrez@ens-lyon.fr
bastide.k@gmail.com

Michèle Perrot écrit, à propos de sa mère : « Faire l'histoire des femmes m'a permis de comprendre la sienne, et de la rejoindre enfin ». Si l'histoire des femmes a consisté d'une part à rechercher les femmes effacées et invisibilisées, pour Michèle Perrot, comme pour Virginia Woolf avant elle, repeupler l'histoire d'héroïnes ne suffit pas pour remettre d'aplomb cette « histoire de guingois ». Il y manque tous ces gens, toutes ces femmes que Virginia Woolf imagine « entrevoir dans la vie des grands, passant à toute hâte à l'arrière-plan, dissimulant [...] un clignement d'œil, un rire, peut-être une larme ». Et parce qu'elle se passionne pour ces destinées quotidiennes et banales, Michèle Perrot lève enfin les yeux sur sa mère, cette femme que, dans l'enthousiasme de la jeunesse et surtout l'excitation de l'aventure intellectuelle, elle trouvait terriblement conformiste, pathétiquement « normale ». Notre projet d'écriture, encore difficile à qualifier, est né de la rencontre de deux histoires de mère, l'une saturée de documents, et l'autre marquée par le silence, toutes deux nées à la même époque, à la fin des années 1940. Pour l'une : livre et articles publiés dans *Les Temps Modernes*, cahiers d'école, correspondance avec Simone de Beauvoir, manuscrits, revue de presse et courrier des lecteurs, photographies, bibliothèque personnelle, etc. Pour l'autre, rien. Or, ces deux femmes partagent beaucoup de points communs, tant par l'époque, le métier (institutrices « de village »), les aspirations contrariées, mais également leurs filles, enseignantes et travaillant en études de genre.

Ce sont ainsi plusieurs questions qui animent notre travail et sur lequel nous voudrions axer notre communication : comment, par l'histoire de l'une, approcher l'histoire de l'autre, et au-delà, retracer la condition des femmes de classe moyenne, mariées et mères, dans des petits villages de province d'où Paris et la vie intellectuelle pouvaient paraître si éloignées ? Par le croisement des méthodes (exploitation des archives personnelles, mais également enquête et entretiens sociologiques et état de la littérature en histoire de l'éducation et en histoire des femmes), comment dépasser le récit de ces vies particulières ? Les questions posées sont aussi d'ordre méthodologique et stylistique : quelle écriture adopter pour raconter cette entreprise, entre littérature, sociologie et histoire ? Quels critères de scientificité adopter ? Si les études sur les femmes ont interrogé les terrains et les matériaux, elles sont également l'occasion, par les épistémologies du point de vue, d'une remise en question des critères de scientificité construits comme universels.

Quand 160 ans de graffitis racontent un lieu de vie... Sous le pont suspendu de Tonnay-Charente

beatrice.fleury@univ-lorraine.fr

Le propos s'inscrit dans l'histoire d'un pont suspendu, ouvert à la circulation en 1842 et fermé en 1964, qui croise l'histoire des modes de circulation et d'échanges avec celle d'hommes et de femmes qui ont déambulé en ce lieu et y ont gravé leur présence. Le pont se distingue en effet par les nombreux graffitis qui ont été apposés sur les murs des voûtes. À travers des noms, des dates, des dessins, on peut apprécier la façon dont des personnes ont – pendant plus de 160 ans – investi l'édifice, essentiellement pour y mener des activités ordinaires. En effet, si plusieurs graffitis renvoient à l'Occupation et à des épisodes marquants, la plupart des autres font écho à des moments de vie communs à toutes les générations (expression de sentiments, tracé d'une empreinte...) mais qui se matérialisent selon des formes contrastées et des strates temporelles distinctes. Ainsi racontent-ils des continuités et, parfois, des ruptures que nous nous emploierons à exhumer. Ceci pour suivre la biographie collective d'un geste reliant des humains et des choses et donnant à saisir le témoignage social qui affleure des traces déposées.

R.I.P. (REQUIESCAT IN PACE). La nécrologie comme fiction biographique en géographie

christian.germanaz@univ-reunion.fr

Adoptant les postures classiques des sciences « dures », la géographie n'a pas produit de grands récits bio ou autobiographiques avant le début des années 1980 à l'exception de quelques ouvrages jugés très singuliers au moment de leur publication car situés aux marges de la forme académique du discours scientifique produit alors par les géographes. Avant la rupture épistémologique qui renouvelle le paradigme de la discipline (~1970-1980), ces textes sont quasiment absents des bibliographies universitaires. Parmi cette littérature « de marge » ou « en marge » des écrits de la corporation, on peut évoquer à titre d'exemples significatifs deux ouvrages : le livre de Jacques Weulersse (1905-1946), *Noirs et Blancs* (1931) et les deux tomes de Raoul Blanchard (1877-1965), *Ma jeunesse sous l'aile de Péguy* (1961) et *Je découvre l'Université* (1963).

Rédigé au début d'une carrière prometteuse, mais tragiquement interrompue, le premier traduit les sentiments mitigés d'un jeune géographe découvrant les réalités coloniales de « l'Afrique nouvelle », de Dakar à Durban, au cours des années 1928-1929. Composés vers la fin de sa vie et publiés, pour le dernier tome, deux ans avant sa disparition, les volumes du « patron » de *l'École de Grenoble* (Blache 1965) constituent un témoignage biographique éloquent sur la naissance de *l'École française de géographie*2.

Dans le contexte universitaire qui prévalait encore au milieu des années 1970, les relations entre les professeurs de géographie et leurs étudiants se limitaient presque essentiellement aux savoirs et aux travaux académiques. Les excursions annuelles « sur le terrain » ouvraient brièvement une fenêtre bien modeste sur la personnalité humaine de ces « maîtres » et sur leur trajectoire de vie. Pour certains étudiants soucieux d'établir la cartographie des réseaux influents à l'intérieur de la discipline et de cerner la part de l'humain dans le processus de la production scientifique, l'unique voie d'accès, jugée souvent « hors de propos », était le recours à la rubrique *Nécrologie* des revues de géographie et la consultation de l'avant-propos des ouvrages jubilaires offerts aux collègues en fin de carrière. Pendant presque un siècle (1890-1990), à l'instar de la plupart des revues de la période, les *Annales de géographie* ont entretenu une chronique régulière consacrée à la mémoire de « nos chers disparus ». L'ambition de cette proposition consiste à analyser dans une perspective heuristique les discours hagiographiques de ces chroniques pour comprendre ce qu'ils révèlent de la discipline, de ses pratiques et du format idéal des personnalités qui l'ont constituée.

Le développement de cette réflexion passe par trois points. Le premier établit un inventaire critique des sources disponibles permettant de « lire les vies » de géographe en s'appuyant sur l'hypothèse d'un constat du déplacement du « moi », sujet-auteur, dans l'écriture scientifique, entre le XIX^e siècle et l'époque contemporaine. En sélectionnant le récit nécrologique comme genre biographique en géographie pour la période 1890-1990, nous tentons d'identifier, dans un second point, la part biographique sensible dans la récurrence du récit des itinéraires, des lieux de formation, du déroulé des carrières individuelles des « figures » de la discipline.

Le dernier point interroge la pertinence du récit de vie pour l'histoire et l'épistémologie de la pensée géographique.

Introduction - Faire science avec l'approche biographique : genèse d'un colloque

bernard.idelson@univ-reunion.fr

La production d'un travail scientifique (ouvrages, articles, manifestations, rencontres, colloques) naît souvent d'une intuition et parfois d'un désir d'exploration, voire de voyage... Initialement, ce colloque proposait de traiter de la question biographique autour de quatre axes : 1) Théories et épistémologies ; 2) Biographie et mémoires, autobiographies, figures du témoin ; 3) Biographies numériques, auctorialité journalistique, approches communicationnelles ; 4) Méthodes biographiques en question : recueillir des récits ou des histoires de vie, transcrire, restituer...

Mais rien ne se passa comme prévu ; en fonction de la sélection des propositions par le comité scientifique (selon la procédure dite « en double aveugle »), ainsi que des contraintes matérielles (liées notamment au déplacement), les contributions retenues déterminèrent un ordonnancement différent. Le menu dut être composé avec une cohérence plus disciplinaire, aux frontières néanmoins poreuses. La question biographique apparut ainsi au prisme de plusieurs champs analytiques non cloisonnés pour autant : littérature, sciences du langage, histoire, géographie, anthropologie, sociologie, sciences de l'information et de la communication, mais aussi civilisation britannique, sciences des sports, arts plastiques, analyse clinique... Si la réflexion théorique et méthodologique reste bien présente dans le programme, *in fine*, elle s'articule autour d'un ensemble de recherches empiriques dont les communications vont rendre compte.

En évoquant de la sorte les logiques qui président à l'élaboration d'un tel colloque, notre propos introductif souhaite interroger le sens scientifique que le hasard (?) de son organisation lui confère.

Biographie langagière, récit d'apprentissages multiples, découverte de la complexité linguistique. Une plongée dans le système réunionnais

mylene.eyquem@univ-reunion.fr

Depuis le début des années 2000, les biographies langagières deviennent l'un des outils privilégiés mis en œuvre dans le cadre des démarches préconisées en didactique des langues (dans le sillage du Cadre Commun européen de référence pour l'enseignement des langues). La construction du récit de vie s'organise autour des multiples interactions signifiantes vécues par le locuteur/biographe. L'objectif est d'engager la mise en mots du parcours linguistique et culturel de l'apprenant plurilingue afin de développer sa capacité à construire du sens à partir des composantes de sa propre identité. Il s'agit donc d'accorder une place de choix à la capacité qu'a le locuteur de comprendre les manières dont l'histoire sociale interagit avec sa formation personnelle.

Dans le domaine de la formation des adultes également, le récit de vie est un invité de longue date (Bertaux, 1996 ; Dominicé, 1992) qui est proposé aujourd'hui également dans la formation des enseignants (Belkaid, 2002). Ce développement des pratiques biographiques recueille d'autant plus de succès qu'il s'inscrit dans un mouvement plus vaste qui accorde une confiance absolue au pouvoir des mots : la parole est mise en scène sur les plateaux de télévision, sur les ondes radiophoniques et dans la presse écrite (courrier des lecteurs et commentaires d'articles), sur les réseaux sociaux et plus généralement sur la toile.

A La Réunion également, au début des années 2000, Lambert Félix Prudent propose aux étudiants de rédiger leur première biographie langagière. Il considère que découvrir la pluralité du matériau langagier, leur caractère composite, les « virages » et « les ordonnancements » des morceaux de langues et des normes qui s'y rattachent, s'avère incontournable pour tout chercheur, en particulier sur un terrain dominé par des représentations diglossiques. Cette activité ne peut que contribuer à nourrir la réflexion sur l'identité culturelle et linguistique plurielle et sur la façon dont les rapports aux langues se modifient au cours de l'enfance, l'adolescence et la vie d'adulte. Lambert Felix Prudent aura également recours à cette activité dans bon nombre de projets de recherches, relayé ensuite par certains collègues du LCF qui vont tenter de l'intégrer et le rendre même obligatoire dans la formation des maîtres.

Toutefois, mettre des jeunes à la table d'écriture demande une introspection affectivement très impliquante qui peut s'avérer parfois difficile, compliquée voire douloureuse. En outre, comme l'indique Edgar Morin (1959), avoir « vécu une expérience ne suffit pas pour que cette expérience devienne de l'expérience. Quelles sont alors les conditions pour que cette expérience se transforme « en conscience » ? Est-ce que l'engagement dans l'acte narratif suffit pour que s'actualise la réflexivité sur l'itinéraire linguistique ? Quelle est l'utilité de la rédaction de leur parcours linguistique pour les étudiants ? Pour répondre à ces questions, nous proposons de présenter les écrits de quelques étudiants réunionnais qui seront mis en relation avec les remarques sur la genèse de cet « exercice ». Nous montrerons ainsi que lorsque les biographes dépassent les difficultés de l'écriture, le bénéfice semble à la mesure de leurs efforts : ils déconstruisent les illusions linguistiques uniformisantes et parviennent à une clarification des processus symboliques et idéologiques qui se glissent dans la « vision de la langue » de bon nombre de locuteurs. Leur biographie langagière constitue une première analyse, lente mais sûre, de la nature confuse et du statut ambigu des langues et du travail qu'il leur reste à faire pour atteindre le contrôle des normes, notamment pour ceux qui se destinent à devenir enseignants.

Écrire sa vie : auteurisation de femmes hispanophones en France. Migrations vers l'exposition de parcours

delphine.leroy05@univ-paris8.fr

Ecrire sa vie, la raconter c'est avant tout s'exposer à la lecture d'un tiers. L'acte scriptural postule un lectorat – imaginaire ou réel – quel que soit le type d'écriture (ordinaire, littéraire, scientifique).

La communication présente une collecte d'histoires de vie orales, autobiographies ou récits de soi littéraires de femmes migrantes hispanophones en France

Questionner la lecture de ces récits interroge les conditions d'émergence de leurs écritures et de leur parcours à travers une exposition – ou pas – à un tiers. Que ces récits soient cachés ou exposés, c'est la position de l'écrivaine qui est en jeu ainsi que celle du sens qu'elle confère à sa pratique, notamment dans l'interaction (imaginée) avec un lectorat.

Comment, pourquoi ces femmes se sont-elles « auteurisées » un jour à se dire, à se livrer à autrui ?

Biographies « natives » de poètes « natifs » : l'invention du génie créole

Jean-Claude-Carpanin.Marimoutou@univ-reunion.fr

Dans la première moitié du XX^e siècle, trois entreprises en même temps, distinctes et concordantes dans leur objet et leur objectif, voient le jour. Il s'agit de construire la figure à la fois singulière et universelle du grand écrivain créole de l'océan Indien. En 1906, les écrivains réunionnais Marius-Ary Leblond, théoriciens et praticiens du roman colonial, chantres de la grandeur de l'Empire colonial français et infatigables thuriféraires de la « mission civilisatrice », publient *Leconte de Lisle, essai sur le Génie créole*, ouvrage qu'ils rééditeront en 1930 et 1933. En 1949, un autre écrivain et essayiste réunionnais, Raphaël Barquissau, poète, historien, critique littéraire, auteur par ailleurs d'une étude sur le roman colonial français, édite sa thèse de doctorat ès lettres sur *Les poètes créoles du XVIII^e siècle*, avec des chapitres consacrés à Bertin et Parny, poètes de l'île Bourbon. En 1952, il récidive avec un ouvrage sur le poète Lacaussade, contemporain et rival de Leconte de Lisle, ouvrage qu'il intitule *Le Poète Lacaussade et l'exotisme tropical*.

Ces biographies « littéraires » se présentent comme des contributions originales à l'histoire littéraire française, en mettant l'accent sur l'apport – présenté comme décisif – des écrivains réunionnais des XVIII^e et XIX^e siècles aux lettres françaises. De cette façon, en accord avec un certain discours colonial « natif » opposé au discours exotique, les auteurs s'efforcent, sinon d'inverser, du moins de moduler le jeu des influences culturelles, politiques et littéraires que la France et sa lointaine colonie indianocéanique construisent dans un pervers jeu de miroir. La « petite patrie » créole est ainsi amenée à jouer son rôle et à tenir sa place au sein de la « grande patrie ».

La problématique de ces trois biographies est plus ou moins la même : il s'agit de montrer, en écho lointain et transposé d'une théorie des climats entée sur une théorie du lieu séminal et fondateur, comment la dimension universelle de ces poètes, qui participèrent tous au « main stream » culturel parisien et dont deux furent académiciens, est fondamentalement liée au lieu créole, à leur rapport au lieu créole pensé à la fois comme lieu d'abomination (en raison principalement de l'esclavage et du racisme colonial) et comme espace de la rencontre interculturelle.

Vidéo contemporaine et discours biographique : entre exposition et dissimulation

ophelie.naessens@orange.fr

Dans l'art contemporain, le rapport des artistes avec les pratiques d'enquête et d'entretien filmé est une préoccupation récurrente. Qu'elles s'intéressent à notre rapport au langage (Valérie Mrejen), à l'intimité (Gillian Wearing, Justine Pluinage), à l'identité (Rébecca Bournigault, Valérie Pavia) ou à l'Histoire (Esther-Shalev Gerz, Vera Frenkel), nombreuses sont celles qui font œuvre à partir du recueil de récits personnels. Au point de départ de ces œuvres vidéographiques, des protagonistes livrent un récit qui les concerne, et découvrent un pan de leur vie devant la caméra. Détachés des exigences scientifiques, les artistes n'hésitent pas à détourner, voire à subvertir, les codes qui régissent traditionnellement les discours biographiques, ne garantissant ni la vérité de la parole ni la fidélité de la représentation. Aussi, en faisant œuvre à partir du recueil d'une parole biographique, les artistes plasticiens empruntent volontiers des méthodologies propres aux sciences humaines et sociales, mais ils s'en départissent en revisitant les outils de la recherche scientifique au service d'un projet artistique. A l'instar des acteurs d'autres champs disciplinaires en prise avec le biographique, les artistes contemporains recourent à des phases de restitution, et ainsi de construction, afin d'élaborer une traduction formelle de la parole et de l'image d'autrui sous-tendue par des stratégies plastiques et des partis pris esthétiques.

A partir d'exemples puisés dans l'art contemporain, nous identifierons dans un premier temps les caractéristiques propres aux récits biographiques produits dans le contexte artistique. Ainsi, il s'agira de dégager les enjeux que ces « bio-vidéo-graphies ¹ » partagent avec les discours biographiques traditionnels et d'évaluer la contribution des plasticiens à leur renouvellement. Nous interrogerons dans un deuxième temps les spécificités des pratiques artistiques vis-à-vis des processus habituellement employés par les chercheurs, notamment en termes d'outils méthodologiques. Nous examinerons comment, à travers ces usages de l'investigation biographique, se dessine une posture singulière de l'artiste enquêteur, entre préoccupations éthiques et stratégies artistiques. Nous analyserons ensuite la singularité de ces œuvres sur le plan de la traduction d'une parole donnée, laquelle se construit selon une gradation entre une volonté d'être au plus près de la réalité de la parole première, et ainsi de réduire l'écart entre parole donnée et parole reçue, et une volonté d'accentuer dans la représentation l'écart par rapport au dépôt original. Nous interrogerons finalement la manière dont ces œuvres mettent en œuvre la possibilité d'espaces discursifs supplémentaires de l'expression et du récit de soi, prolongeant et reconfigurant les pratiques existantes.

¹. Le terme de « bio-vidéo-graphies » est une reprise adaptée de l'expression proposée par Françoise Parfait dans *Vidéo : un art contemporain* : « auto-bio-vidéo-graphies », l'auteure regroupant sous ce terme les pratiques vidéo fondées sur le récit de soi-même et l'autoreprésentation. PARFAIT F., *Vidéo : un art contemporain*, Paris, éditions du Regard, 2001, p. 228.

L'invu-visible de soi se répétant à l'infini dans les vertes profondeurs des miroirs : le filmeur, l'homme le plus connecté du monde, les scarifié(e)s

nosal.claude@gmail.com

50 cassettes ont composé *Le Filmeur*, film-témoignage d'Alain Cavalier d'une vie faite de bonheurs et de peurs. Comme il le dit lui-même, l'idée de laisser passer de bons moments l'avait poussé à tout écrire. La caméra a pris le relais dans ce journal visuel. Alain Cavalier nous raconte avec pudeur et humour ces instants heureux, la maladie puis la mort de ses parents, sa peur du cancer, ses opérations. Plus de dix ans ont été nécessaires au réalisateur pour achever *Le Filmeur*. Les premiers plans du film ont été tournés en 1994, les derniers en 2005. Alain Cavalier n'utilise pas d'effet, il est l'effet. Il ne triche pas, montre les choses comme il les voit à travers l'objectif de sa caméra, même si c'est un instant volé qui ne devrait concerner que lui ou sa compagne.

A 40 ans, Chris Dancy a décidé de mesurer toute sa vie. Il est devenu « l'homme le plus connecté du monde », une façon pour lui d'atteindre un niveau de contrôle sans précédent sur son existence. Il a découvert le champ naissant du « *quantified self* », la mesure de soi pour connaître précisément ses comportements et pouvoir les optimiser en conséquence. Chris Dancy va pousser cette logique très loin. Il installe chez lui et sur lui une batterie de capteurs, pour collecter toutes les données possibles sur ses comportements, de ses heures de sommeil à ses rythmes urinaires. Il écrit des programmes pour garder des traces de tout ce qu'il fait et de tous les paramètres de son environnement.

Joanna Choumali a photographié à Abidjan la dernière génération de personnes scarifiées. Pratiquées sur les enfants avant l'âge de dix ans, les scarifications permettent d'identifier l'ethnie, le village ou la communauté. Ce n'est jamais un symbole isolé. Elles peuvent avoir une dimension spirituelle également, dans les régions animistes ou vaudou, au Nigeria ou au Bénin, par exemple. Presque partout, la pratique s'est arrêtée dans les années 1970-1980, c'est pourquoi on parle de la dernière génération.

Ce sont trois histoires de vie. Ce sont trois manières différentes de les exprimer. Ce sont les mises à l'épreuve des différentes figurations possibles de soi ; mais ni le film, ni les instruments de mesure de soi connectés, ni les scarifications identitaires n'offrent toutefois pas de modèles suffisants. Il faut encore les déconstruire, les morceler, les investir et les invalider à la fois pour tenter d'en obtenir quelque chose.

Ces trois récits de soi seront vus à la fois comme méthode de recherche et données collectées dans l'expérience et comme une construction de notre narration, notre miroir, notre identité de chercheur, lesquelles permettent d'avoir accès à notre expérience d'une manière intentionnelle, c'est-à-dire dans un rapport réfléchi de distanciation de l'action par une « posture d'extériorité ou de mise à distance qui facilite la construction d'un objet, d'un savoir et la déconstruction du sens de l'action » (Donnay, 2002, p. 4).

L’endroit et l’envers, le centre et la lisière : couture des trajectoires et socialisation dans les entretiens itinérants

cla.oger@gmail.com

Cette communication se propose de revenir sur le recueil, lors d’entretiens « itinérants », de la parole d’acteurs sociaux engagés dans une socialisation « paradoxale » – on entend par là une socialisation potentiellement conflictuelle et fondée sur une injonction paradoxale à s’intégrer à un milieu donné, mais aussi à le fuir ou à le refuser : deux cas étudiés à plus de dix ans d’écart fournissent un élément de comparaison, mais le second sera plus particulièrement présenté. À la différence de jeunes femmes, élèves dans une école d’officiers et fortement ostracisées en début de scolarité (étudiées dans la première recherche), les enquêtés sont ici des jeunes placés en « maison d’enfants à caractère social » par décision administrative ou judiciaire. Ce placement, pour constituer une nécessité, souvent un répit, et parfois une chance, n’en reste pas moins une rupture supplémentaire dans un parcours familial et personnel difficile.

L’expérimentation, dans le premier cas, d’entretiens itinérants, avait permis de mettre en évidence la construction, par les enquêtées, d’un « récit de soi » qui prenait la forme d’un récit de socialisation intégrant des étapes parfois contradictoires : la succession des lieux présentés par les enquêtées y jouait un rôle central, permettant, par leur juxtaposition et par la mémoire particulière qui y était attachée, d’éclairer de manière significative des étapes majeures ou des épisodes marquants du parcours des intéressées.

L’enquête réalisée auprès des jeunes placés permet moins – du fait de leur âge et de leur position – cette vision rétrospective, mais elle permet de mieux comprendre la nature et la fonction d’un certain nombre d’espaces appropriés, que nous avons qualifiés de « lieux à soi » et qui permettent une articulation entre passé et présent, entre états émotionnels contrastés, ou encore entre parcours individuels et appartenances (à des groupes familiaux, amicaux...).

Ces lieux apparaissent en effet comme marqués par une forte appropriation, en même temps qu’ils assurent une forme de médiation avec des espaces ou des époques devenus inaccessibles : lieu privilégié d’une appréhension des ruptures (déplacements, éclatement familial...), ils en laissent prendre la mesure en même temps qu’ils permettent de renouer en partie avec ce « temps perdu » et de revenir sur soi dans une attitude qui s’apparente parfois à une méditation.

Les entretiens itinérants pourraient donc constituer un outil privilégié pour saisir la manière dont ces lieux - situés souvent en dehors, mais à proximité et pour ainsi dire en lisière des institutions – permettent, au-delà des ruptures biographiques, d’opérer une suture des facettes hétérogènes de l’existence des enquêtés.

Les axes de l’analyse pourront donc être dirigés particulièrement sur les relations entre ruptures et sentiment d’identité, entre parole individuelle et formes ou cadres institutionnalisés du récit de soi, mais aussi sur les possibilités spécifiques offertes par ce type d’entretiens.

S'engager dans un essai clinique préventif contre le VIH, un don de soi ? La place de la corporalité dans la dialectique entre institution et sujet

yaniv@u-pec.fr

Cette proposition revient sur le recueil, au moyen d'entretiens compréhensifs, de la parole d'acteurs sociaux en bonne santé ayant formulé le projet de participer à un essai vaccinal préventif contre le VIH. Considérant le caractère contraignant de l'essai, sa complexité et ses désagréments potentiels (fausse séropositivité, incidences sur les pratiques sexuelles), mais aussi le contexte défavorable (défiance à l'égard du vaccin, fin de « l'exceptionnalité » du sida), il s'agissait d'éclairer les raisons d'agir d'individus en bonne santé et nés dans un monde où le VIH est plus une maladie chronique qu'une cause sociale et politique. La question biographique a été plus particulièrement travaillée à partir des notions interactionnistes de « carrière » des individus (Darmon 2008) et des « motifs » de la participation, « pensés comme une verbalisation permettant, en situation, de produire des justifications du comportement » (Filleule 2001).

On a ainsi déplié le caractère hétérogène des raisons d'agir, en particulier chez des individus prédisposés à s'engager sans rien attendre en retour au regard de leur socialisation (qualification, proximité avec le monde biomédical, autres pratiques altruistes préalables et, ou militantisme de la lutte contre le sida). L'expression d'anxiété par rapport à l'essai (du fait de la pathologie, du principe vaccinal et du risque de « fausse séropositivité ») est ainsi observable chez des acteurs sociaux à l'engagement vocationnel et qualifié. L'approche biographique, tout en établissant l'importance de la proximité avec la maladie, montre que l'expression de l'empathie est insuffisante et qu'elle doit être conjuguée à des connaissances (préalables ou délibérément acquises au cours du recrutement) pour surmonter ce qui apparaît comme une prise de risque. Enfin à l'engagement militant classique se substitue parfois un engagement qualifié d'« individualiste », chez des personnes (homosexuelles) récusant toute activité militante traditionnelle et actualisant leur conception du VIH comme une cause en une forme littérale du don de soi au travers de la participation à l'essai.

Si elle permet de revenir sur la classique articulation entre histoire individuelle et institutions (ici biomédicales et scientifiques, associatives et familiales), l'intérêt pour la question biographique invite également à interroger la place qu'il conviendrait d'accorder à la corporalité comme composante de ce modèle épistémologique, en vue d'éclairer les questionnements à la croisée de la santé, de l'engagement et de la participation, et en contrepoint au biopouvoir ou à la « somatocratie ». Les axes d'analyse envisagés sont liés à une conception du corps indissociablement physique, individuel et social : lieu des savoirs d'expérience (pour les malades mais aussi, en l'occurrence, pour leurs proches), le corps apparaît comme un instrument d'action individuelle et possiblement individualiste dans les institutions et comme un objet de médiation avec l'intimité du sujet dans l'expression de soi.

Biographie et récit de recherche : une mise en abyme. Réflexions à propos d'une lecture de Richard Hoggart, *33 Newport Street*

anne.piponnier@univ-lorraine.fr

Cette communication souhaite rendre compte d'une expérience de lecture d'un récit biographique en sciences sociales et de son incorporation dans la mise en chantier d'une recherche personnelle sur le travail biographique dans les pratiques de recherche, laquelle s'inscrit dans un projet plus large d'équipe ayant pour objet d'étudier les dynamiques narratives comme figures du social.

La réédition en 2013 du livre de Richard Hoggart, *A Local Habitation*, traduite en français sous le titre *33 Newport Street*, vient à l'été 2016 prendre place dans un processus de collecte de matériaux nécessaires à une étude en cours sur la diversification de la production de récits de recherche et, plus précisément en SHS, sur l'étude de leurs articulations avec l'investissement de nouveaux terrains et de nouvelles pratiques d'enquête notamment dans les recherches en communication.

Si la mobilisation des sources dans le texte de recherche en SHS est une pratique largement documentée et commentée, notamment dans les ouvrages méthodologiques à l'intention des (jeunes) chercheurs, l'irruption d'un texte dans le travail réflexif, les conditions de son cheminement vers l'attention du chercheur le sont en général moins. Hormis dans certaines autobiographies, elles ne trouvent souvent à s'exprimer qu'en de trop rares occasions lors de conférences ou d'interviews, dont le format les contraint très souvent au rôle d'anecdotes.

Nous nous attacherons dans cette communication à retracer les conditions de la rencontre entre le récit biographique du sociologue anglais et le travail de recherche en cours d'élaboration : comment le texte est-il entré en contact avec mes préoccupations de chercheur ? Comment, dans un projet de recherche en communication précisément centré sur la question narrative, la lecture du récit biographique, en l'occurrence celle de Hoggart vient-elle, par un processus de mise en abyme, à la fois interroger et inspirer le travail de recherche, et aménager le dialogue entre le chercheur et son objet ?

Écrire la parole de l'autre. Autoscopie de l'écriture biographique en contexte sri lankais

vilasnee@gmail.com

Auteure de deux biographies en langue anglaise, destinées au grand public et à un lectorat cinéphile, *Last of the Big Ones* (2008) et *Sumitra Peries : poetess of Sinhala cinema* (2011), je souhaite interroger dans une approche réflexive le processus de l'écriture biographique en mobilisant cette expérience, singulière dans mon cas, puisque pour le premier ouvrage, le portrait présenté n'est autre que celui de mon père. Si comme nous y invite l'appel à communications, notre démarche analyse la complexité du processus *d'écrire l'autre* (en particulier la question des filtres dans la restitution de la parole issue d'entretiens informels et celle du rôle de la proximité vis-à-vis de son sujet), mon approche s'inscrit dans un champ de recherche relativement jeune en France, celui de la « civilisation ». Dans ce cadre, je considère l'objet « biographie » comme un marqueur socioculturel permettant de saisir les traits sous-jacents de la société, ici, sri lankaise.

Réalisé à partir d'une collection d'archives privées (photographies, correspondances, films et autres documents) et conçu dans l'esprit comme un tribut à mon père, *Last of the Big Ones* (2008), comme type de biographie filiale, me conduit à réfléchir sur les mécanismes d'objectivation/de subjectivation dans l'écriture du discours biographique. *Sumitra Peries : poetess of Sinhala cinema* (2011) a été rédigé à partir des sources audiovisuelles et textuelles disponibles, complétées par des interviews cadrées, des échanges et des entretiens très libres avec la cinéaste. L'utilisation de ce matériel biographique me permet d'introduire le questionnement relatif à la « situation de communication bien particulière qui se construit entre le biographé et le biographeur » sous les auspices des relations amicales et collégiales entre nos deux familles.

Enfin, ces deux parcours biographiques ne peuvent pas être détachés de leur environnement immédiat constitué en l'occurrence, pour les années 1983-2010, par l'existence d'une guerre civile effroyable. Aux difficultés de réunir des sources éparées, il a fallu ajouter la censure féroce exercée par l'État sri lankais. Dans ce contexte, comment se positionner sur les délicates questions identitaires et sur le rôle exercé par le cinéma sur la division ethnique entre Cinghalais et Tamouls, dont la substance imprègne inévitablement les deux biographies ?

Le testimonial, le légendaire, le biographique. Portraits de Jacques Bergier en espion résistant et déporté

jacques.walter@univ-lorraine.fr

Lire les vies se fait ici à partir des résultats de deux programmes de recherche sur les médiations mémorielles où sont abordés les processus de qualification-requalification de lieux de détention, de concentration et de massacre, ainsi que les carrières testimoniales de personnes passées par ces lieux.

Jacques Bergier (1912-1978) est connu comme auteur du *Matin des magiciens. Introduction au réalisme fantastique* (1960), écrit avec Louis Pauwels, et comme cofondateur de la revue *Planète*. On sait moins que, né à Odessa dans une famille juive émigrée en France, il a été résistant, arrêté et torturé par la Gestapo, déporté à la Neue Bremm (Sarre), puis à Mauthausen. Une expérience qui l'a traumatisé sa vie durant. Son séjour dans le camp sarrois, lieu du premier contact avec l'univers concentrationnaire, le marqua particulièrement. Dès son retour, il livre des témoignages par le biais de tiers et, plus tard, en écrivant lui-même. On y observe des modifications dans la prise en charge de la tension entre déportation pour faits de Résistance et survie à une entreprise génocidaire : témoignages ou récits se transforment et forment autant de régimes de véridiction périodisables. En l'occurrence, l'investigation porte sur une étape de la carrière testimoniale du personnage (1974), à la charnière de celle qui est fondée sur sa sortie de l'anonymat et de son statut de victime grâce à un livre à succès (1955) et de celle qui entérine la légende biographique qu'il a progressivement construite comme étant la vérité grâce à un livre au succès commercial limité (1977), mais à fort impact chez ceux qui retracent sa vie.

N.B. A l'issue de la manifestation, Igor BABOU, U. Paris 7-Diderot/CERLAC, proposera un « Retour sur quelques apports théoriques et méthodologiques du colloque ».

Avec la participation de



Bureau Transversal des Colloques,
de la Recherche et des Publications

